

## POURQUOI L'HISTOIRE DE L'HISTORIOGRAPHIE ... ET COMMENT ?

Sur un colloque

[Olivier Notte](#)

Université Saint-Louis - Bruxelles | « [Revue interdisciplinaire d'études juridiques](#) »

1989/2 Volume 23 | pages 67 à 81

ISSN 0770-2310

DOI 10.3917/riej.023.0067

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-interdisciplinaire-d-etudes-juridiques-1989-2-page-67.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Université Saint-Louis - Bruxelles.

© Université Saint-Louis - Bruxelles. Tous droits réservés pour tous pays.



## **Pourquoi l'histoire de l'historiographie ... et comment ?**

*Sur un colloque*

Olivier MOTTE

Jamais, peut-être, autant qu'en cette fin de millénaire, l'historien n'a été aussi fortement sollicité d'apporter sa contribution à la compréhension de son temps.

Alors que, dans les pays qui se situent à la pointe extrême du progrès, s'effondre la société industrielle, emportant avec elle les idéologies qu'elle a engendrées, les engagements qu'elle a inspirés, les interprétations qu'elle a fait naître, et qu'un monde totalement différent naît sous nos yeux, plural, décentralisé, multipolaire, dont l'imagination est le vecteur et les biens immatériels le produit, il ne pouvait, face à un devenir incertain, qu'être appelé à apporter sinon des réponses du moins des éléments d'explication à l'interrogation inquiète que suscite un bouleversement aussi rapide que profond des modes de vie et de pensée.

Ayant compris que toute l'histoire est histoire contemporaine ou, pour le dire autrement, que l'historiographie est le reflet de son époque, dont elle intègre, en les projetant sur le passé, toutes les aspirations, toutes les interprétations et toutes les tensions, il a dû, dès lors, s'attacher à son propre discours pour tâcher d'en comprendre les implications et, celui-ci n'étant compréhensible qu'une fois inscrit dans une évolution pluriséculaire, le situer dans le mouvement de l'histoire de l'histoire, de ses plus anciennes origines à des développements les plus récents.

D'où l'aspiration, devenue si générale, qui porte ce demiurge prométhéen sans véritable liberté qui recrée sans cesse le passé sous la dictée du système de pensée dans lequel il s'inscrit, conscient désormais de la plénitude de son rôle créateur d'une histoire qui n'existe que par lui mais aussi de l'étroite soumission qui détermine l'orientation de sa recherche, à la connaissance de lui-même et de ses prédécesseurs, à qui le lient des liens très forts à la fois de continuité et d'opposition, et qui, aujourd'hui, commence à s'exprimer par la mise en place de structures institutionnelles qui traduisent non pas un phénomène marginal mais une réorientation radicale de la discipline historique vers une autre conception d'elle-même.

## 1. Un moment nécessaire

La démarche fondatrice que représente la tenue à Montpellier, du 25 au 28 juillet 1983, du premier congrès international d'histoire de l'historiographie - qui fait suite à la création en 1980 à Bucarest de la Commission d'histoire de l'historiographie du Comité international des sciences historiques et à la parution depuis 1982 à Milan de la Revue internationale d'histoire de l'historiographie - invite à s'interroger sur le sens même de ce que nous sommes en train de faire et sur la façon dont nous devons le faire. Il faut, en un mot, essayer de percer le sens de l'actuel renouveau de l'histoire de l'historiographie par son accession au niveau de sa propre conscience historique à travers son institutionnalisation. En définitive, comment cette pratique historienne de la science historique et, avant tout, pourquoi ?

Pourquoi l'histoire de l'historiographie ? Pour satisfaire des passions individuelles sans doute. Mais bien plus que cela. Car cette pratique personnelle d'un champ du savoir trop négligé encore il y a peu s'inscrit au sein d'un mouvement d'ensemble, dans une interrogation et à un moment donné de la pensée qu'il importe de connaître. Travaillant, comme nous le faisons à nos recherches, nous ne faisons qu'obéir à une impulsion infiniment plus profonde qui s'inscrit dans le devenir de la science.

En fait, la grande mutation que représente le changement paradigmatique actuellement en cours nous *impose* ce retour cyclique sur notre discipline de même qu'il nous *oblige* à pratiquer un certain type d'historiographie.

Sachons le donc bien, l'intérêt pour l'historiographie, que vient de manifester de façon si éclatante ce congrès, n'est pas fortuit : il ne fait que traduire notre passage dans un paradigme nouveau de la science historique. Et pour peu que nous nous penchions sur le passé, nous verrons qu'à chaque changement de paradigme on s'est attaché aux précédentes Ecoles, à la fois pour se démarquer d'elles et pour puiser dans la contradiction dialectique qui nous oppose à elles un sens profond de continuité. Ce goût retrouvé de l'histoire de l'histoire, loin d'être simple phénomène de mode, est donc motivé par des causes profondes. Lorsque le besoin d'historiographie se fait universel, la cassure épistémologique est là, encore cachée, mais bien présente sous le discours.

Mais il faut sans doute aller plus loin. Le changement paradigmatique est en effet, à l'évidence, lui-même induit par l'avancée de l'histoire générant, en ce moment même, un nouveau type de société.

Dès lors, le mouvement d'ensemble qui, bien au-delà de l'histoire de l'histoire, amène toute une génération à se passionner pour les racines historiques de sa discipline, traduit la naissance non pas d'un paradigme nouveau, dans le sens où nous entendons ce terme, c'est-à-dire comme un simple consensus instauré autour des règles de la science normale, donnant à l'objet scientifique ainsi appréhendé la clarté des évidences, mais celle d'un système de pensée, ensemble de valeurs, de jugements et de croyances qui modèle de façon durable notre perception du monde autour non pas d'une compréhension acceptée par tous mais d'une compréhension imposée à tous par les nouvelles limites des instruments matériels, intellectuels et moraux de la connaissance elle-même. Ce qui est en jeu n'est pas, en un mot, un changement dans les conceptions d'une ou de plusieurs disciplines mais bien d'une mutation des habitudes mentales qui, la touchant dans la pluralité de ses expressions, définit un nouvel espace pour la pensée.

Le définit d'ailleurs - il faut le souligner - bien au-delà du savoir qui seul nous intéresse ici. Il faut être bien conscient en effet, pour le dire en passant, que celui-ci n'est qu'un aspect de la mutation en cours. Elle concerne toutes les faces de l'activité humaine, dès lors qu'elles sont le produit de l'intelligence. C'est, bien entendu, ce qui fait l'intérêt de cette notion de système de pensée que de mettre en évidence la cohérence, à une époque donnée, des diverses manifestations de l'intelligence ; dans une fonction d'organisation globale qui se révèle aussi bien dans le domaine du savoir que dans ceux de la mode ou de l'urbanisme. Si le paradigme attire l'attention sur le développement interne à chaque connaissance, le système de pensée, lui, qui représente un véritable bouleversement, l'attire sur l'étroite solidarité ou pour mieux dire la profonde unité de l'ensemble dans lequel elles se meuvent. Or ce changement même de notre rapport au réel, nous sommes en train de le vivre.

## **2. L'aube d'un nouveau système de pensée**

Ce nouveau système dans lequel nous entrons et qui, déjà, insensiblement, malgré nous, provoque notre intérêt pour l'histoire de l'historiographie comme il définit un certain type d'historiographie, ne saurait se résumer d'un mot mais, si on laisse de côté certains aspects secondaires pour notre propos, peut s'appréhender d'un seul mot : communication. Au niveau de sa perception la plus immédiate, il se définit en effet en ce que le langage codé prend peu à peu possession de

la totalité du corps social dans les rêts de ce qu'on pourrait appeler le réseau communicationnel.

Il n'y a là cependant qu'une conséquence d'un phénomène beaucoup plus général : l'expansion de l'intelligence, à la fois par l'approfondissement de sa nature et de sa structure, qui permet de la reproduire mécaniquement, son augmentation brute dans l'ensemble de la population et la diffusion de la connaissance par un investissement constamment croissant du temps donné à la formation, l'apparition de nouveaux médias accompagnant et favorisant chacun de ces phénomènes ; avec pour conséquence un transfert massif de la force productive vers des activités nouvelles, les autres étant satisfaites par une fraction sans cesse plus limitée de celle-ci, qui un jour sera infime.

L'agriculture a progressivement cédé, depuis la fin du XVIIIe siècle, sa place à l'industrie comme occupation de la majorité de la population active. Puis est né le "tertiaire", comme une simple addition encore innommable à l'essentiel ; donnant l'illusion d'un équilibre précaire. Celui-ci est en train de s'évanouir. Et bientôt cette société cédera sa place, à l'orée du XXIe siècle, dans un petit nombre de pays encore, à un autre type de société qui fera place à une seule ressource, un seul produit, un seul bien, non plus matériel mais immatériel : l'imagination créatrice. Car en effet l'intelligence n'étant qu'une potentialité, c'est de l'imagination - qui n'est que l'intelligence en action - qu'il faut parler.

Et alors que ce modèle de société où l'activité essentielle sera l'intelligence se répandra, un cycle s'achèvera dans l'histoire de l'humanité. Prenons-le à ses deux extrêmes : d'une part, des masses toutes entières attachées à assurer leur subsistance, étrangères au savoir, réservé à un nombre infime d'individus ; de l'autre, une fois celles-ci libérées de la nécessité de survivre puis de vivre, la satisfaction de leurs besoins assurée par un petit nombre, une science accessible à tous, permettant à chacun de se réaliser. Et entre l'un et l'autre, dans un mouvement continu d'expansion de l'intelligence, la pensée s'affranchit, la culture se répand, l'imagination, comme on l'a dit, prend le pouvoir. L'histoire, pour une part essentielle, qu'est-elle d'autre que le passage de l'un à l'autre stade. Aujourd'hui en tout cas, il n'y a pas à en douter, nous sommes à l'orée d'un affranchissement qui représente une étape incommensurable dans l'histoire de l'humanité : la pensée est en train de devenir image, l'existence de devenir savoir, la société de devenir communication. Tout le monde de demain est dans ces mots.

Il y a là des certitudes et des possibilités sur lesquelles il est encore trop tôt pour se prononcer. Le certain, c'est sans aucun doute la régression des activités de production, libérant l'humanité pour les tâches de la pensée - aujourd'hui encore réservées à une minorité, demain le bien de tous. L'incertain, ce sont les conséquences. Avec optimisme, espérons que cette société à venir dont déjà les contours s'esquissent favorisera la liberté et démentira les pronostics pessimistes d'une époque où l'homme, à travers le progrès même, semblerait devoir être condamné aux manipulations des pouvoirs.

On peut penser d'ailleurs que le pire, pas plus que le meilleur, ne sont jamais certains. Pour ne parler que des techniques de communication, il n'y a là qu'un instrument. Est-ce qu'il engendrera, par la solitude universelle, l'autisme généralisé ou, à travers le contact, l'échange, la convivialité, la société multipolaire ? Probablement les deux à la fois ; comme la roue, ou tant d'autres inventions, qui ont rendu l'homme ni pire ni meilleur mais lui ont permis de multiplier de façon incalculable ses possibilités. Il n'y a là qu'un problème d'application ; fonction de la nature humaine et qui, comme tel, échappe à notre propos.

Par contre, une chose est sûre - de grande conséquence pour tous ceux qui s'attachent aux choses de la pensée et à leur avenir : des pans entiers de l'univers industriel sont, à très bref terme maintenant, des ruines en puissance, auxquelles vont se substituer des activités purement intellectuelles de création ; le progrès, dans ce domaine de l'intelligence, qu'on a cru primordialement sinon uniquement d'essence scientifique, la science constituant son vecteur privilégié, sera de plus en plus de l'ordre de l'imagination, qui aujourd'hui n'existe que dans les secteurs marginaux du stylisme ou de la publicité, par exemple ; enfin l'enseignement, sans cesse prolongé, sera, face à des inventions sans cesse obsolètes, l'acquisition non pas de certitudes mais de l'aptitude à imaginer.

### 3. Qu'est-ce que l'histoire de l'historiographie ?

Mais en quoi ceci concerne-t-il l'histoire de l'historiographie ? En quoi peut-elle contribuer à apporter une solution à ces questions ? En quoi s'attacher à Lamprecht, Xenopol ou Monod peut-il éclairer ces problèmes ? C'est que la question est mal posée. C'est que, à l'évidence, nous ne nous faisons pas une claire idée des possibilités de

notre discipline ; voire tout simplement de ce qu'elle est. Et au fond en effet, qu'est-ce justement que l'histoire de l'historiographie ?

Bonne question sans doute, parce que, semble-t-il, la réponse est trop évidente : c'est tout simplement ce que nous faisons. Mais encore ? Là où l'épistémologie débat encore de sa nature, existe-t-il un consensus ? Sans doute non. Ne craignons donc pas de dire ce que nous entendons par là.

Il faut évidemment partir de cette considération qu'il n'y a pas une histoire que l'histoire de l'historiographie aurait pour but de retrouver. Il y a une création de l'histoire par l'historien que l'histoire de l'historiographie permet d'éclairer. Le reste n'est qu'une pure potentialité qui, tant qu'elle ne revêt pas la forme d'un récit historique, n'existe tout simplement pas. Le fait qu'il y ait un passé de l'humanité n'a pas en effet en soi de sens dès lors qu'il nous est encore inconnu ou reste inexploitable. Il n'accède à l'existence que lorsqu'il nous est découvert et, surtout, organisé. Jusque là, il n'est qu'un magma de possibilités. Seule l'intelligence de l'historien l'appelle à la vie. Or il y a de grandes chances pour que de ces milliards de morts, de ces milliards de milliards d'actes, l'essentiel reste pour nous inconnu, inexistant, au vrai inimaginé. Il est trop certain que nous ne reconstruirons jamais qu'une infime partie du passé, avec sa densité, son épaisseur, sa vie à jamais perdus. Et même si nous disposions de tout, nous ne saurions vraiment le comprendre ; le reconstruisant selon notre propre sensibilité. Pour le dire d'un mot : il n'y a rien derrière l'historiographie, sinon d'autres historiographies ; pas d'Histoire en tout cas. L'histoire, c'est le discours sur le passé. Rien de plus ; mais aussi rien de moins. Car c'est déjà beaucoup.

Dire en effet que l'historien rappelle le passé à la vie, à des siècles de distance, sur des sources qui le mutilent, avec tant d'aléas et, surtout, le fait que l'essentiel lui demeure tragiquement méconnu, c'est dire la richesse de son acte créateur. Véritablement, ce passé, il le crée. L'historiographie, c'est l'histoire elle-même ; car, sans elle, elle n'existerait pas.

Mettre l'accent sur ceci, c'est rééquilibrer l'interprétation qui prévalait jusqu'ici et privilégiait l'influence de l'histoire sur l'historien en mettant en évidence ce fait qu'il y a là un couple indissociable. L'histoire, comme on l'a souvent souligné, en imposant à l'historien son époque, son milieu et ses instruments de travail, lui dicte un certain type d'historiographie ; mais l'historiographie recrée l'histoire. Ce qui revient à dire d'ailleurs que chaque présent nous impose la réinterprétation du passé ; qui, de ce fait, ne sera jamais achevée.

Si l'histoire a mis au monde l'historien, c'est donc l'historien qui enfante l'histoire. Et si c'est l'historien qui crée l'histoire, ce sont les historiens qu'il faut connaître d'abord, avant même l'histoire qu'ils ont écrite. Ce qui fait passer l'histoire de l'historiographie du rang de simple acolyte de la science historique au premier rang - dont tout dépend. On est loin, dès lors, d'un intérêt qui se limiterait à faire revivre la personnalité et l'oeuvre de tel ou tel historien. Ce retour sur notre passé n'est pas le produit de la simple curiosité mais bien de la volonté de comprendre un processus de développement à la veille de mutations décisives. Avec l'historiographie, c'est la création même de l'histoire qui est en jeu. Et donc, avec l'histoire de l'historiographie, l'hygiène, s'il est permis d'ainsi parler, de l'histoire.

En ce sens, l'histoire de l'historiographie tend à rejoindre la réflexion méthodologique, à laquelle elle est étroitement liée, comme deux aspects inséparables d'une seule et même interrogation sur la pratique de l'historien et son rapport à l'histoire ; elle est, fondamentalement, une sur la connaissance historique.

Surtout, si l'histoire de l'historiographie a une valeur pour notre temps, c'est tout simplement en ce qu'elle permet de pénétrer très avant dans la genèse de la pensée, la transmission du savoir, la nature de l'intelligence. Or c'est, comme nous l'avons vu, cela qui, aujourd'hui, est au centre du débat.

Enfin, plus profondément, il y a dans l'étude que nous faisons de la façon dont l'historien crée l'histoire un point privilégié d'observation de la structuration par la pensée collective qui s'y exprime du destin de cette collectivité ; qu'il soit celui d'une ville, d'une région, d'une nation ou de l'humanité. Ce qui y est perceptible, c'est l'acte créateur qui bâtit une cohérence à partir du besoin que nous en ressentons, sur laquelle fonder solidement le présent. Le regard sur l'histoire, la façon dont elle se représente son passé, c'est donc, en définitive, l'expression de l'essence même d'une société donnée, qui nous révèle, si nous savons bien observer, au-delà de beaucoup de faux-semblants, ce que nous sommes, où nous en sommes et, avant tout, ce que nous voulons.

S'il ne s'agit plus de se pencher sur nos prédécesseurs avec l'intérêt limité d'une érudition ne visant qu'elle-même mais de fonder la méthode dans l'histoire en l'inscrivant dans une perspective d'avenir, c'est d'une toute autre tâche qu'il s'agit à l'évidence, et qui implique de grands devoirs.



#### 4. La démarche et l'objet

Dès lors que l'histoire de l'historiographie ne se limite pas à être l'histoire des historiens ; qu'elle est bien plus que cela : une réflexion sur notre devenir, une fois défini ce qu'elle est pour nous, une ambition plus élevée s'en déduit naturellement aussitôt, qui commande de mettre à son service les instruments appropriés. Car si l'on croyait que ce domaine autrefois si limité et qui vient de connaître une expansion si remarquable n'a fait que grandir mais est au fond resté le même ; qu'il peut donc se satisfaire de ses moyens traditionnels, simplement réactualisés, on se tromperait du tout au tout. Sa nature elle-même a changé ; il faut donc clairement manifester la volonté de reprendre ces recherches sur d'autres bases et de les inscrire dans un projet.

Sans doute, il est beau déjà que l'histoire de l'historiographie fasse enfin sa place dans le concert des sciences. Mais cela ne saurait cependant suffire. On nous crédite volontiers de l'érudition. Mais qu'est-ce que l'érudition dans l'esprit de ceux qui font usage de ce mot : l'accumulation stérile des connaissances. Le mot évoque quelque chose de compassé, de triste, d'ennuyeux, alors que c'est tout le contraire : la tension de tout l'être vers la connaissance ; l'impossibilité de ne pas savoir.

Au fond ce mot - l'érudition - est beau.. Mais sa beauté n'apparaît que quand la démarche qu'il désigne n'est pas désincarnée, comme un simple legs du passé, mais animée par la foi du présent dans le savoir. Gardons le donc, mais donnons lui un contenu actuel, en fonction de nos interrogations. On pourrait dire que, dans le cadre de l'histoire de l'historiographie que nous voulons, il faut ne pas rester sur et sous le discours historiographique mais se placer aussi, dans notre recherche, *avant, dans, autour* et *après*. Revenons sur chacun de ces termes.

Avant d'énoncer tout discours sur la science historique, une démarche préalable s'impose en matière de méthode qui, au fond, se décompose en trois démarches distinctes.

Avant le discours, il y a sa possibilité même, sa nécessité aussi, sa légitimité encore ; bref sa validité. C'est là cependant, essentiellement, un problème philosophique ; que ce n'est pas le lieu, ici, d'approfondir.

Reste une double démarche qui, elle, fait partie de cette épistémologie de terrain, si l'on peut ainsi s'exprimer, pratique, concrète, appliquée, pour le dire autrement, qu'il appartient à chacun d'entre nous d'avoir constamment présente à l'esprit dans sa recherche et qui, dès lors, s'impose à nous comme une obligation.

Cette double démarche, c'est elle qui assure à la fois une méthode et des sources.

A première vue, il n'y a là qu'une évidence. On fait toujours usage d'une méthode, même sans le savoir ; comme on utilise toujours des sources, même secondaires. Mais en fait, en ce domaine, rien n'est évident. Notre méthode, souvent, aurait bien du mal à se définir. Le goût de la recherche, un peu de rigueur intellectuelle, un certain sens de l'écriture. Au-delà, les présupposés épistémologiques de la science que nous pratiquons sont souvent ceux de l'air du temps. De la longue durée, un soupçon de quantification, un passage par l'ordinateur parfois ; plus récemment, l'emploi d'un langage issu de la linguistique ou de la psychanalyse. Tout cela ne sert souvent qu'à cacher une vacuité méthodologique qui n'emprunte guère qu'aux recettes habituelles du récit.

C'est toutefois une tendance assez générale des travaux récents que de poser une méthode et, parfois, de la suivre effectivement dans le corps de l'ouvrage. Il est à souhaiter que, progressivement, des efforts conjugués de tous, par l'emprunt notamment à l'histoire des sciences, des instruments plus à la mesure de nos ambitions voient le jour. Nous avons essayé de réfléchir, pour notre part, à cette question à propos de l'histoire de la science juridique des XIX<sup>e</sup> siècle et XX<sup>e</sup> siècle. C'est un domaine où, assurément, beaucoup est à faire.

Beaucoup reste à faire aussi dans un domaine qui nous paraît le moins problématique qui soit : celui des sources. Comme nous les utilisons, nous croyons en effet les connaître. Or rien n'est moins sûr.

Il y aurait tout un traité à écrire sur les sources comme refuge de la non pensée ; ce que peut être toute démarche érudite. On pourrait beaucoup parler aussi de la bonne utilisation des sources qui, au vrai, n'a rien de très évident. Il suffit ici de constater que, dans un domaine où si peu a été fait, on ne dispose en définitive de rien et que tout est à faire. Ce faisant d'ailleurs, il ne saurait uniquement s'agir d'ajouter des sources nouvelles à celles qui sont connues. L'intérêt majeur d'une réappropriation des sources primaires en effet n'est pas dans l'extension qu'elle permet de l'information disponible mais, avant tout, dans le fait que celles-ci révoquent en doute des connaissances qui n'étaient pas fondées sur elles et n'étaient, dès lors, que des assertions. D'où l'urgence et l'importance de cette tâche, comme nous avons essayé de le dire dans le premier numéro de la *Revue internationale d'histoire de l'historiographie*, et la nécessité, si nous voulons atteindre ce but, de la poursuivre de façon systématique, dans le cadre d'une enquête qui

permette la connaissance non pas d'une, de quelques unes, mais de l'ensemble des sources.

Prospecter archives et bibliothèques, cataloguer les documents qui s'y trouvent et se rapportent à l'objet de nos recherches, en assurer enfin la publication systématique et critique est sans doute un travail ingrat. Mais c'est par lui que commence la science.

C'est donc une véritable révolution documentaire, à laquelle est lié l'avenir de notre discipline, qu'il importe de promouvoir et que devrait doubler la constitution d'instruments de travail absolument indispensables à tout progrès dans ce domaine.

Si parler de ce qui vient *avant* l'histoire de l'historiographie se conçoit aisément comme une nécessaire démarche préalable, dont les contours s'imaginent assez facilement, il est plus difficile peut-être de concevoir ce que signifie la nécessité d'entrer *dans* le discours historiographique.

C'est pourtant une tendance largement partagée aujourd'hui, à une époque où, repensées par l'appropriation d'un certain nombre de concepts issus des progrès de la linguistique, les sciences humaines ont été par ailleurs si profondément imprégnées de psychanalyse, que de dépasser les apparences pour parvenir, en pénétrant à l'intérieur du discours, aux ordres immatériels que dévoile, lorsqu'elle est bien conduite, l'analyse des représentations qui, à la fois, les cache et les révèle. Chaque discours explicite a son double, c'est l'évidence ; ce qui est dit renvoie à un non-dit infiniment supérieur en portée, cela va sans dire ; ce qui se joue au niveau de ces enjeux symboliques est essentiel, nul ne saurait en douter. Aussi faut-il se préparer à l'effort de dépasser les apparences pour atteindre ces réalités cachées.

Cette démarche d'ailleurs, nous y sommes, au moins matériellement, préparés. Des travaux, dans le domaine de l'anthropologie sociale, nous ont en effet rendus sensibles à la signification des mythes comme, plus concrètement, des recherches dans celui de la sociologie nous ont rendu familier ce fait que le discours scientifique est toujours un discours de pouvoir. Mais, au-delà, c'est quelque chose de bien plus subtil qu'il s'agit de retrouver, et à la fois de plus large et de plus puissant ; un ordre symbolique qui, généré par une production sociale qu'il sublime, est plus fort que la réalité dont il est issu.

Quand nous aurons pénétré dans l'histoire de l'historiographie, il sera temps alors de voir dans quel cadre elle s'inscrit. *Autour* d'elle en effet, un certain nombre de sciences forment le milieu dans lequel elle se meut ; sans que, le plus souvent, nous en ayons réellement conscience.

C'est un fait que, si nous sommes conscients, au-delà de l'histoire, de l'existence de sciences humaines ou sociales qui elles aussi ont une histoire, si nous parlons parfois des rapports qu'entretient son évolution avec le leur, c'est rarement que dans notre pratique nous insérons notre recherche au sein de l'ensemble qu'elles forment, que nous réalisons le parallélisme qui existe entre l'histoire de l'histoire et l'histoire des autres sciences de l'homme et, surtout, que nous prenons conscience de ce que l'histoire de l'historiographie n'est pas simplement cette branche de la science historique que constitue la curiosité de son passé mais une démarche valable pour chacune de ces disciplines, formant, en les intégrant dans une approche commune, le coeur d'une histoire de *la science sociale*.

Là encore, c'est une question que nous avons traitée ; en lui consacrant, à l'occasion de ce congrès, une étude particulière. Encore faut-il au-delà de ce que nous y disons, de ce que nous proposons - Association internationale d'histoire des sciences sociales, Rencontres, Congrès, Archives d'histoire des sciences sociales ... - replacer cette science sociale au sein de l'histoire de la connaissance scientifique et celle-ci au sein du problème du savoir.

En envisageant l'histoire de l'historiographie comme l'une des histoires des sciences sociales, comme un aspect de l'histoire de la science sociale, comme une démarche commune, on débouche en effet sur l'histoire de la science à travers deux questions fondamentales : la naissance de la pensée chez l'individu, la transmission du savoir dans le corps social ; telles qu'elles s'appréhendent à travers leur institutionnalisation, dans l'oeuvre individuelle pour la première, dans la création de l'institution d'enseignement, de recherche ou de diffusion de la connaissance pour la seconde. Cette institution étant pour l'essentiel universitaire puisque l'université constitue le lieu privilégié de ce savoir translatice, c'est l'histoire de l'enseignement supérieur qui se trouve être inséparable de celle de l'historiographie ainsi entendue. Celle-ci formant l'essentiel de nos recherches, il ne nous semble pas nécessaire d'insister sur ce point. Simplement, allant un peu plus loin, on pourrait encore montrer comment elle s'inscrit au sein du problème du savoir. C'est dire l'ampleur des perspectives ouvertes.

Reste *l'après*, c'est-à-dire le but même de cette science que nous venons d'essayer de constituer. L'histoire de l'historiographie en effet doit être tout le contraire d'un poids que nous porterions, d'un boulet que nous traînerions après nous, d'un destin qui pèserait sur nous : mais bien au contraire l'occasion d'un affranchissement. C'est ce que nous voudrions dire en terminant.

## 5. Une pratique émancipatrice

Induit par l'avènement de l'intelligence au premier plan de l'activité humaine, un bouleversement se prépare auprès duquel la découverte de l'imprimerie n'a été qu'un événement infime et mineur. Inéluctablement, une certaine forme de pensée se trouve condamnée. Dès lors, il faut prévoir et, pour prévoir, comprendre.

Or nous entrons dans l'avenir à reculons. Nous vivons une ère de désenchantement dont la grande conquête serait le constat qu'il n'y a pas de sens de l'histoire ; une époque d'incertitude pleine - trop peut-être - de sens du relatif ; une période d'inquiétude. Tout ceci s'explique aisément par le fait que plus la mutation, notamment technologique, est forte et plus l'appréhension est grande, qui génère un immense besoin d'être sécurisé. D'où la restauration des tendances les plus conservatrices ; les signes inquiétants en tout cas d'un retour paradoxal aux recettes éprouvées, aux certitudes qui rassurent, au conformisme intellectuel.

Si la conséquence positive de la mutation que nous connaissons est l'appel à l'histoire pour restaurer un sentiment de continuité, la conséquence négative en est donc l'immobilisme au moment même où tout change, la démission devant les grandes perspectives ouvertes, une attitude qu'on pourrait dire muséographique là où il faudrait tant s'investir.

Ces dernières sont inacceptables pour un historien. L'expérience du passé, en effet, est claire : sans notion d'évolution, de devenir, de progrès, pas d'histoire ; sans perspective critique, pas de science historique ; sans confrontation avec la réalité, pas d'historien. Quoi qu'on en dise, la pensée historique a toujours servi à organiser le monde pour le comprendre.

Ce qu'il faut déterminer d'abord est le pourquoi de cette attitude de retrait voire de repli. Et cela, l'histoire de l'historiographie est parfaitement à même de l'expliquer. Elle montre, sur la longue durée, que si, de façon cyclique, l'histoire 'philosophique' débouche sur le 'positivisme', c'est parce qu'elle a intériorisé l'idée que les théories débouchent inéluctablement sur des catastrophes. Dès lors, le grand mouvement de philosophie critique de l'histoire d'une historiographie prométhéenne se trouve brisé et naît la tentation de rester à l'écart. Mais ce que l'histoire de l'historiographie montre aussi est qu'il s'agit là, à la longue, d'une attitude intolérable. C'est une attitude impossible en effet car elle supposerait que l'histoire ne se fasse plus. Or si, pendant un temps, l'historien peut raisonner comme si le monde restait immobile, le

devenir de l'humanité qui, lui, ne cesse d'aller, d'un pas rapide, lui interdit de le faire durablement. Aussi, après quelques années ou quelques décennies, on recommence à penser plus largement.

L'historiographie qui, déjà, à son insu, les reflète, ne saurait donc longtemps ignorer les grandes questions auxquelles se trouve confronté son temps. Et s'il est une leçon qu'enseigne son histoire, c'est bien qu'elle a toujours appris quelque chose d'elles qui s'est toujours traduit par une contribution à leur compréhension. Le repli sur l'érudition, entendu non plus comme un moyen mais comme une fin, est donc une position intenable et, lorsque des événements ou des théories qui font douter du progrès y mènent, il n'y a pas à douter que bientôt on doive en sortir et qu'on renoue avec la conception la plus active de l'histoire.

Comment d'ailleurs imaginer qu'on puisse y échapper. L'historiographie est toujours une, comme elle est une pédagogie et comme elle est une morale. On retrouve toujours en elle l'idée de proposer un modèle ; qu'il s'agisse d'y percevoir l'action de Dieu, de former l'Etat à partir de la nation ou de fonder la République contre le despotisme. Cela, cependant, c'est du passé. Quelle ambition peut-elle se proposer aujourd'hui ? Au vrai, c'est la question de l'avenir.

Pour pouvoir y répondre, il faut revenir sur ce que nous avons dit de notre passage dans un autre système de pensée. Cet univers qui naît est fondé, c'est l'évidence, sur la communication, l'intelligence et la création, considérablement multipliés par le progrès des supports où ils s'expriment. Celui-ci, qui ne concerne qu'une fraction encore restreinte de l'humanité, se situe cependant dans un monde qui craque sous l'effet d'une démographie qui redistribue l'espace. A l'évidence en effet, ce n'est plus en Europe et sur la côte Est de l'Amérique du Nord que sont les enjeux essentiels de l'avenir mais, dans un premier temps, à la lisière du Pacifique et surtout, ensuite, là où se fait la conjonction d'une pression démographique forte, voire explosive, de vastes espaces à conquérir et d'un capitalisme joueur, avec ses revers et ses réussites ; en Amérique latine notamment. Or la culture européenne, simplement plaquée sur une réalité qui lui a au fond bien résisté, y est souvent restée superficielle et, inéluctablement, une nouvelle culture y naîtra, dont le poids ira croissant. En un mot, la pensée va s'inscrire dans de nouveaux espaces au moment même où l'intelligence va devenir la ressource essentielle ; mais dans deux mondes radicalement différents - l'un à la pointe de ce progrès mais vieux par sa population et le poids même des progrès réalisés au cours des cinq derniers siècles ; l'autre bien loin derrière encore, mais jeune et riche de ses potentialités - qui ne se rencontreront longtemps qu'à leurs marges ; avant de se rejoindre,

un jour lointain encore, pour créer, par leur intégration, le monde de demain.

Dans l'une comme dans l'autre situation, en tout cas, les évolutions à venir vont, dans un climat de grandes tensions, ouvrir de nouveaux espaces de pensée ; révéler, comme à chaque époque, une nouvelle frontière intellectuelle. Dans l'un et l'autre cas, la science de l'homme aura un rôle important à jouer parce que, dans ces mutations, il y aura encore des affrontements à éviter, des développements à réguler, des perspectives à ouvrir. Dans ce bouleversement qui se prépare, l'histoire notamment verra sa place s'affirmer. Car, face aux incertitudes du proche avenir, alors qu'existe le risque d'une perte d'identité, elle est seule à même d'établir ces racines sans lesquelles on ne peut aller de l'avant. Et à sa suite, l'histoire de l'historiographie, à condition qu'elle soit immédiate mais en mesure de replacer aussi les évolutions dans la durée, va s'attacher à comprendre ce qu'elle révèle.

Ne doutons pas en effet que, dès lors que tout s'inscrit dans la façon dont on écrit l'histoire, elle soit un nécessaire point d'appui pour comprendre et expliquer le sens des évolutions à venir. L'histoire de l'historiographie en effet n'est pas un répertoire de cas passés ; elle est l'étude d'une réponse à une situation donnée. Aussi, s'il n'y a pas de leçons d'histoire, il y a très certainement un enseignement de l'historiographie par l'interprétation qu'elle permet d'apporter des phénomènes qui s'y reflètent. Mais ceci suppose la tension vers un but, sans laquelle il n'y a pas de vraie science et, surtout, face à l'ampleur des perspectives ouvertes, l'aptitude à poser les vraies questions ; car l'essentiel est là, dans la pertinence du discours. Une fois cette conception assurée, bien située dans une perspective critique, elle est sans aucun doute en mesure, en tenant sur lui un discours libérateur parce qu'éclairant sur les tâches, les possibilités et les enjeux de l'avenir, d'accompagner, d'aider à comprendre et par là de promouvoir la naissance de ce monde riche de possibilités auquel, bientôt, nous serons confrontés.

Insistons bien sur ce point : il ne s'agit pas là de théoriser, si la théorie revient à ensermer la réalité dans un cadre rigide d'explication, toujours trop contraignant par rapport à la multiplicité, à la diversité et à la plasticité des faits et qui, de ce fait, ne saurait jamais véritablement en rendre compte, mais simplement de proposer, à partir d'une réflexion sur cette recomposition incessante du passé en fonction du présent qu'offre l'historiographie, un vecteur intégrant motivant les énergies en vue de la compréhension du système dans lequel nous entrons et qui, en amenant une mutation considérable des habitudes mentales, va définir le

nouvel espace dans lequel, bientôt, nous allons évoluer et avec lequel il nous faut, déjà, nous familiariser.

A l'émergence d'une telle conception de l'histoire de l'historiographie, il faut souhaiter que d'autres congrès viennent à leur tour contribuer dans les années à venir qui, en nous permettant une meilleure compréhension de nos tâches présentes, nous conduisent à un élargissement sensible des perspectives de nos recherches qui les rende mieux à même de révéler l'importance qu'elles revêtent pour la compréhension du monde qui se fait.